

on sait. Ici les éditeurs ont choisi la correction, renvoyant les *Cersiaci* dans l'obscurité de l'apparat critique malgré l'unanimité des leçons. Par contre, ils ont été très prudents à d'autres endroits, comme pour les *Guberni* (106) à comprendre *Cugerni* (*CIL* III 9727 ou XVI 48, 69, 70 etc.), ou des *Ulmanectes* dont tout indique qu'il s'agit d'une coquille de copiste pour les *Sulbanectes* avérés grâce à une dédicace officielle de la cité à Claude (*AE* 1960, 149). On peut parfaitement adopter une politique de refus des corrections et garder systématiquement les formes issues des manuscrits mais alors il faudrait être cohérent et ne pas introduire la ville de *Gesoriacum* dans un passage qui ne la mentionne pas, alors que le site est correctement décrit ailleurs (102) chez les Morins, en face de l'île de Bretagne. De même à propos des Marsaques (101) – non *Marsacius* mais *Marsacus*, orthographe préférable vu les nombreuses épitaphes des cavaliers de la garde impériale qui portent cet ethnique –, faudrait-il accepter d'écrire que leur localisation est incertaine plutôt que d'affirmer une des multiples hypothèses, « entre l'Escaut et la Meuse » sans le moindre point d'interrogation (p. 330). Autre choix parmi les opinions modernes, la date de 44 attribuée (p. 340) sans explication à l'élévation de Trèves au rang de colonie alors qu'on hésite toujours entre Auguste et Claude et qu'aucune donnée explicite ne permet de trancher. Par contre il vaudrait mieux éviter d'écrire (p. 342) à propos de Cologne que l'*oppidum Ubiorum* « fut érigé en colonie » puisque là il s'agit d'une véritable déduction militaire de colonie romaine. On constate d'ailleurs que Pline, comme ailleurs, par exemple en Narbonnaise, n'a donné le rang colonial que pour Cologne et non pour Trèves, colonie honoraire. Toujours pour les Trévires je ne suis pas convaincue que la mention *liberi antea* (106) renvoie à une punition après une révolte (p. 337) mais plutôt au fait que le statut de *civitas libera* reçu lors de leur fondation fut effacé par leur statut de colonie latine avant l'époque de Pline. – Il serait injuste de réduire l'ouvrage à ces problèmes. C'est le défaut d'une lecture de spécialiste. L'édition d'une œuvre aussi touffue et difficile, à laquelle nombre de chercheurs se sont attachés depuis la Renaissance pour des extraits limités et ne sont toujours pas d'accord, est une tâche méritoire. Le volume dont nous disposons permettra assurément encore bien des polémiques et des hypothèses. Il faut donc saluer sa publication et la richesse d'une édition scientifique traduite qui ouvre toujours des perspectives.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Lee FRATANTUONO, *Madness Triumphant. A Reading of Lucan's Pharsalia*. Lanham – Boulder – New York – Toronto – Plymouth, Lexington Books, 2012. 1 vol. XXVII-465 p. Prix : 80 £. ISBN 978-0-7391-7314-5.

Après une étude de l'*Énéide* intitulée *Madness Unchained* (2007) et une étude des *Métamorphoses*, *Madness Transformed* (2011), Lee Fratantuono (également auteur d'un commentaire du chant XI de l'*Énéide*), complète sa trilogie avec cette lecture de la *Pharsale* qui introduit l'idée d'une forme de continuité thématique entre les trois épopées. Partant de l'idée largement admise selon laquelle l'épopée de Lucain est fondamentalement une réponse à l'*Énéide*, L. Fratantuono centre son interprétation sur un thème précis : la problématique du *furor*. L'idée directrice est que Lucain a choisi de se consacrer au récit de la guerre civile pour poursuivre l'analyse de la

nature profonde de ce *furor* dont le Jupiter de Virgile avait dit, dans son discours à Vénus sur la gloire future de la lignée d'Énée au chant I de l'*Énéide*, qu'il serait enchaîné pour toujours. Pour le poète de la *Pharsale*, le *furor impius*, dont César est l'incarnation, menace en permanence de se déchaîner et de détruire Rome. La guerre civile entre César et Pompée, réédition du conflit de Romulus et Rémus, est le paradigme d'une lutte éternelle qui déchire les Latino-Romains issus de l'implantation dans le Latium des exilés troyens. Il en ressort une réflexion pessimiste sur le caractère fragile et provisoire, quoique temporairement salutaire, de la tentative augustéenne de maîtriser ce *furor* atavique. Même l'attachement fanatique à la *libertas* d'un Caton, pas si éloigné dans ses modalités du *furor* césarien d'un Scaeva ou d'un Vultéius, n'est pas épargné par cette mise en scène hypertrophiée de la folie collective solidement implantée dans la personnalité romaine. Il s'agit donc bien d'une interprétation personnelle de l'épopée de Lucain, dont L. Fratantuono assume clairement la nature idiosyncratique. Cette interprétation prend la forme d'une lecture suivie et diachronique de l'épopée, épisode par épisode, chacun des dix chapitres correspondant à un chant de la *Pharsale*. Cette approche a ses avantages (aucun passage du poème n'est passé sous silence, et les lignes directrices se dégagent nettement au fil de la lecture) et ses inconvénients (une tendance à la périphrase et une présentation un peu compacte à l'intérieur de chaque chapitre : des subdivisions mieux marquées auraient facilité la lecture). Même si le texte est, par la force des choses, souvent un peu survolé, l'auteur prend le temps, à l'occasion, d'examiner de près tel ou tel problème d'interprétation précis, et l'ensemble donne lieu à nombre de remarques intéressantes, notamment sur la perversion des thèmes « énéens », comme par exemple la fusion chez César de traits d'Énée et de Turnus (p. 55), sur le rapport entre Caton et Turnus autour du motif de la *deuotio* (p. 71), ou encore sur la perversion de l'épisode virgilien d'Hercule contre Cacus dans la scène de l'abattage du bois sacré de Marseille (p. 71) ; citons aussi l'analyse de l'épisode de Marius, lié à la figure de César par le motif de l'autosuffisance métaphysique (p. 60). Globalement, le commentaire montre une sensibilité particulière aux images suggestives, et donne lieu à de bonnes analyses des paradoxes lucaniens, notamment dans les passages de discours. Pour le positif, notons aussi la présence d'une bibliographie certes sélective (et donc, non exhaustive, avec quelques absences notables comme les « dissertations » de Rutz et Kissel), mais, ce qui est un « plus », un peu commentée, et dans laquelle figurent, chose inhabituelle dans les travaux anglo-saxons, plusieurs thèses françaises non publiées. Un index général clôture utilement l'ouvrage. Toutefois, cette lecture, dont l'auteur assume, on l'a dit, le caractère personnel, présente l'inconvénient global de procéder davantage par affirmation que par démonstration. Plusieurs idées importantes mais prêtant à controverse sont en effet postulées sans être démontrées ou en étant étayées par des arguments peu convaincants, voire sophistiqués. L'auteur prétend, par exemple, réévaluer l'influence de Manilius sur Lucain ; mais l'idée selon laquelle Pompée reproduirait l'image manilienne positive du proto-*princeps* augustéen relève plutôt de la pétition de principe (il en va du reste ainsi de toutes les lectures « pro-augustéennes » de la *Pharsale* qui, vraies ou fausses, ne trouvent guère d'appuis directs dans le texte, et relèvent plutôt de l'acte de foi fondé sur des vraisemblances externes, sujettes à discussion). Le raisonnement selon lequel Lucain aurait prévu une épopée en dix chants dans l'intention de doubler les cinq livres des *Astronomica*

comme Virgile avait doublé les six chants de Lucrèce est bien plus contourné, et à tout prendre, moins convaincant, que l'idée plus simple d'une *Pharsale* en douze chants répondant directement à l'*Énéide*. Au reste, certains rapprochements avec Lucrèce sont un peu forcés, et relèvent davantage de l'artifice métaphorico-rhétorique que de la mise en évidence réelle d'une inspiration intertextuelle (par ex., p. 181). En outre, l'hypothèse selon laquelle le placement au chant V de la scène de consultation oraculaire de Sextus Pompée plaiderait en faveur de la centralité de ce chant par analogie avec le chant VI de l'*Énéide* est spéculative, car la catabase virgilienne a un autre correspondant dans la consultation d'Erichtho au chant VI, ce qui peut aussi bien plaider en faveur des douze chants : l'argument est donc réversible. Mais globalement, on peut se demander ce que vaut cet argument de pseudo-centralité structurelle quand on voit qu'un poète aussi virgilien que Silius Italicus a allègrement placé sa *Nekyia*... au chant XIII sur XVII des *Punica*. Quant aux conclusions que tire l'auteur du rapprochement entre la longueur exceptionnelle du chant V de Lucrèce et celle du chant IX de la *Pharsale* pour en inférer que ce dernier devait être forcément l'avant-dernier de l'épopée, je laisse le lecteur apprécier la valeur de l'argument. Plus gênant encore, L. Fratantuono se rallie, sans la moindre discussion, à la thèse – récemment défendue il est vrai par certains universitaires anglo-saxons amateurs de paradoxe provocateur – selon laquelle la *Pharsale* ne serait pas inachevée, mais aurait été délibérément terminée par son auteur là où se termine le texte que nous avons, c'est-à-dire par une fin « en queue de poisson » (à partir de quoi il tire une cascade de conclusions interprétatives sur la longueur écourtée de ce chant et sur les prétendues suggestions de la scène « finale »). Quoi que l'on pense de cette théorie, le plus fâcheux, répétons-le, est que cette hypothèse est ici posée comme allant de soi, sans le moindre argument sérieux (on ne saurait invoquer comme précédent la fin de l'*Énéide* qui, pour abrupte qu'elle soit, est tout sauf une fin suspensive « en queue de poisson », idée typiquement moderne). Toutes ces pétitions de principe et ces sophismes sur le plan structurel affaiblissent quelque peu la force de conviction d'une étude qui comporte par ailleurs, on l'a dit, une foule de réflexions stimulantes. François RIPOLL

Antony AUGOUSTAKIS (Ed.), *Flavian Poetry and its Greek Past*. Leyde – Boston, Brill, 2014. 1 vol. 453 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 366). Prix : 161 € (Relié). ISBN 978-90-04-26648-3.

Ce recueil, issu d'un colloque tenu à Delphes en juillet 2012, réunit dix-neuf communications centrées sur la poésie latine d'époque flavienne dans ses rapports intertextuels avec ses sources et modèles grecs. À côté de spécialistes connus de la période, comme M. Fucecchi et F. Bessone, figurent nombre de jeunes chercheurs dont la présence illustre bien la vitalité des études flaviennes. La dominante géographique est italo-anglo-saxonne, ce qui reflète aussi une réalité de ces études, même si la présence de quelques universitaires hellènes vient nuancer le tableau ; cependant, la recherche française, qui n'est pourtant pas inexistante dans ce domaine, n'est pas représentée. Conformément à l'usage de l'éditeur, les communications sont en anglais. Une biographie des auteurs précède la liste des éditions utilisées et l'introduction de l'éditeur, et une bibliographie générale, un *index nominum* et un *index*